

TOMBE DU CIEL

Tout avait pourtant bien commencé.

Surveillant au musée des Beaux-Arts de Caen depuis un an, honnêtement, c'est le métier le plus ennuyeux du monde que je n'ai jamais fait. À gamberger des heures entières, même pas le droit de lire, pas le droit à la sieste, juste se délasser les jambes dans le district affecté par le chef. Le temps pèse des tonnes.

La dernière folie en termes de vigilance fut celle pour l'expo temporaire du Caravage et son *souper à Emmaüs*. J'en ai plus que bouffer de cette affaire retentissante. J'ai vécu l'enfer d'un intérimaire au pays des chefs d'œuvre face à l'attitude butée de certains clients avec leur impérieuse manie de prendre des photos. Une cour des miracles cultivée.

Je range ces douloureux souvenirs de l'hiver dernier où j'ai vu le *burn out* me frôler dangereusement.

Depuis il y a eu le passage à l'heure d'été. Le monde est de retour aux terrasses des cafés.

Un texto, une invite pour l'anniversaire de Fred, trente-cinq balais déjà, ça faisait longtemps que ce péquenot ne donnait plus signe de vie... retiré des voitures. Il retape avec Marino et leurs deux enfants une vieille école communale dans un bled du côté de la forêt de Cinglais. Maçonnerie, peinture et *tutti quanti*. Il en a fait son métier. Nous sommes amoureux et nouveaux propriétaires d'une ruine se plait à dire Fredo.

Je les ai toujours bien aimés. Toujours présents à me filer le coup de main dans mon quart de chienne de vie. Je suis curieux de connaître leur château d'amour. Anniversaire et crémaillère, le pli est bien joué, une pierre deux coups. Je ne sais pas pourquoi mais ça me met de bonne humeur. Ils misent tout leur amour sur la case des lendemains qui chantent et j'aime ça.

Après-midi de chaleur estivale, passé dix-huit heures, lumière éclatante loin des ciels à la Boudin, je me prépare. Le tabac, une bouteille de Cheverny fraîche, bien sapé et mise en route vers le lieu-dit « La Roulette » dans ma Clio pourrie. Quarante bornes avec Manu Chao comme seul passager, un régal de covoiturage.

Où sont mes lunettes de soleil ? Mais avant tout, je passe chez le fleuriste du coin. Je dépasse le périph, direction les vertes collines de la suisse normande. Je pousse le son.

*Parfois J'aimerais mourir
Pour ne plus rien savoir...*

Booster jusqu'à « La Roulette », tout le monde descend, ma bonne humeur et moi.

Je suis dans la place. Sur la terrasse, une vingtaine de personnes babillent autour de la sangria dans sa bassine à confiture. Ça pulse du côté de la joie de vivre et ça sent la grillade. Certains s'activent autour du barbecue, d'autres jouent à la balle aux prisonniers avec les gosses. Les *Rita Mitsouko*, baffles sur les rebords de fenêtres, sont de la fête. Je souris. Ils ont toujours leur vieille caravane. Un énorme prunier trône au milieu d'un terrain d'herbe grillée, à son pied un canapé rouge attend la clientèle. Au fond, côté soleil couchant des monticules de sable et de graviers sont recouverts de vieilles bâches plastifiées. Les gamins s'en donnent à cœur joie. Le tout est entouré d'un vieux mur de pierres blondes. J'ai le vin favori de la patronne et des fleurs pour le daron. Elle est comme à son habitude toute en beauté, bises et rebises, des vieilles connaissances et des jeunes pousses, des bisous à Charlie et Lulu qui me voient à peine, trop occupés à jouer. Le cocktail est prometteur. Fred, la louche à la main, est tout guilleret, comme habitué d'une béatitude amusée.

Ce fut une soirée géniale peuplée de génies locaux et durables, une soirée où je n'ai pas vu le jour tombé. Au bout du cinquième verre agrémenté de tapas et d'un ou deux pétards, j'aide à coucher les marmots dans le clair-obscur des chambres en chantier. Je leur invente des histoires.

Où finissent les arcs-en-ciel ?

Pourquoi dessine-t-on les éclairs par des zigzags ?

Que faire dans une file d'attente qui ne mène nulle part ?

C'est ma performance, ma check liste. Que du bonheur. Excités comme une colonie de puces, la troupe m'écoute, s'apaise et s'endort. J'aime raconter des histoires où se brouillent les frontières du sens commun, laissant apparaître la poésie de l'absurde. Le temps, l'espace et le corps comme matériaux de base, ça me connaît. Mais croisés de cette manière, ça me change de mon ascèse quotidienne. Ils adorent les histoires de Manu, l'invité qui connaît des peintures de musée par cœur.

Redescendu une heure plus tard, je refais le monde en déconnant avec un couple trop sympa dont j'ai oublié le nom. Le mouton grillé et la salade d'agrumes sont excellents. Toujours plus tard, je danse avec une jolie rousse jusqu'à plus soif et dont j'oublierai le prénom. Dommage. Après une petite sieste dans le canapé rouge installé sous les étoiles et le saint prunier, je me déhanche et improvise sur le *Rock Lobster* des B 52's. Des potes perdus de vue, depuis que je prends racine dans mon nouveau job, me chambrent gentiment. S'ensuit une discussion animée sur les mérites des *happenings* de John Cage comparés à ceux des sympathiques Isidore Isou et Ben.

- Et le *body art* de Klein, vous en faites quoi ? s'amuse Marino, esquissant un pas de danse, plus belle que jamais.

- Manu, qu'est-ce que t'en penses, toi le Belphégor du musée ?

- Bof. Pas grand chose, je préfère prendre une bière au pub du coin qu'au Cabaret Voltaire.

La joyeuse controverse s'amplifie. Elle rebondit et musarde dans les exploits passés des futuristes et autres dadaïstes. Et Fred de délirer façon rappeur new yorkais.

- La transgression de l'académisme n'est-il pas qu'un académisme de la transgression ?

Succès assuré. Ovation générale. Ils me font bien rigoler avec leur lâcher prise. Mon cerveau de gardien de musée ne pense qu'à ça. Une copine de Marino explique qu'ORLAN fait un procès à Lady Gaga pour plagiat. Elle lui réclame quelques millions de dollars.

- Hé Manu, t'en vois souvent des poésies sonores dans ton bunker ?

- J'ai toujours préféré Lennon à Yoko Ono.

Sur les coûts de trois heures, il est temps que je dorme un peu plus. Dans cinq heures je retourne bosser, la gueule en vrac assurée. Coup de chance, c'est calme les dimanches matin dans la pinacothèque cachée au centre du château médiéval. Pas de retard, je suis dans le collimateur du chef. Mardi dernier, j'ai passé la matinée à ronfler sous un Bonnard.

- Manu, tu peux continuer de dormir ici, sur la banquette dans la caravane, m'invite Fred avec des fleurs dans les cheveux.

- Merci, c'est sympa mais je dois rentrer.

- ça serait plus prudent.

- J'ai besoin d'une douche, de changer de fringues et d'un café. Ne t'inquiète pas, je connais la route. J'te mets un texto dès que je suis arrivé.

En quête de ma veste, sur un vieux tube de Led Zeppelin, j'embrasse les derniers survivants, je ne vois plus ma jolie rousse, pas de dernière danse. Tant pis. Une gorgée de bière pour la route et je retrouve mes clés, le heavy blues rock flamboyant s'éloigne.

Top départ, je fais chauffer le moteur, un peu d'essuie-glaces pour chasser la rosée. Je vire le CD de Manu Chao pour une compile des Stones. Après le stop, pas âme qui vive sur la D 914. Je monte le son. *Jumping Jack Flash*. Les haies sont comme des murs mystérieux, toujours changeantes, toujours vivantes.

Au calvaire, je prends à droite. La lumière crue des phares au premier plan et au deuxième des montagnes d'ombres plus noires les unes que les autres. Le paysage devient rudement contrasté, comme dans les tableaux du punk milanais du XVI^e siècle, dragueur émérite de foules assoiffées de culture. Deux ou trois oiseaux nocturnes surgissent et disparaissent. Le ciel est étoilé avec la vitre ouverte, la nuit est belle avec les pierres qui roulent.

Je traverse Champ du Bout endormi, à la sortie du bled je prends à gauche par les Coursières. N'y a jamais de flics par là. Je descends les lacets jusqu'à la rivière et après c'est quasi tout droit jusqu'à chez moi.

Sur *Wild Horses*, je passe sous le pont de chemin de fer. Le reflet des phares sur la voute de béton m'éblouit.

Et là, déflagration violente, le pare-brise vole en éclat.

Putain ! Je n'ai rien compris... Bardé d'éclats de verre, je garde la trajectoire tant que je peux, surtout pas de sortie de route, je freine et je rétrograde.

Effrayé, je jette un coup d'œil au rétro intérieur, rien à signaler.

Je tourne la tête à droite, y a un type assis à côté de moi ! La peur de ma vie. Coupé de partout, il ne bouge pas. Sidéré, j'ai la nausée qui monte. La tête pliée sur son menton, il regarde par en dessous...

C'est un vieux très maigre à poil et en slip !

Le choc. Trente mètres plus loin, je finis par stopper en plein milieu du bitume rural. Affolé je n'en crois pas mes yeux. Un vieux en slip atterrit dans ma caisse.

Effaré, je n'ose pas le toucher, vite fait je sors de la voiture. Hagaré, je tremble comme une feuille. La gorge sèche, choqué, je m'examine sur tous les angles. La vache, je suis encore entier. Je n'ai mal nulle part ! Mais d'où il vient ce mec ? Il ne bouge toujours pas.

- Hé, qu'est-ce qui vous arrive... ça va... mais comment vous avez ça ?

Il ne répond pas le mec blanc et gris en slip. J'hésite, je lui touche l'épaule du bout des doigts. Pas de réaction, je le scrute encore. Son visage a des traits acérés, un inquiétant reflet dans le regard, une gravité inanimée. De vieilles cicatrices lardent son buste. Là, je ne le sens pas du tout ! Ecœuré, j'essaie encore de lui parler. Son corps décharné occupe le centre de ma peur.

Il ne respire plus... il est mort le con !

Et merde ! Non, c'est impossible, c'est un cauchemar. Je tourne trois, quatre fois autour de la bagnole, j'arrête *sympathy for the devil* avec Jagger qui gémit dans la nuit. Je coupe le moteur. Il faut que je retrouve mes esprits ! Un vieux en slip abandonné sur le siège avant de ma caisse, comme passager clandestin, à peine sanguinolent mais plus mort que mort, l'horreur... Je n'ai rien connu de pire dans ma demi chienne de vie avant cette nuit.

Désorienté. Stupéfié. Je dessaoule vite fait.

En rase campagne, rien, pas une maison, pas d'automobiliste égaré, que dalle à part des champs, des arbres et des bernes pas fauchées. Où trouver de l'aide ?

- Qu'est ce que je vais faire de lui ?

À poil, tombé du ciel, atterrit je ne sais comment, archi mort, sans me demander, dans ma Clio.

Faut que je trouve une solution, que je me sorte de ce bazar. En définitive, la chance m'a bien abandonné, jamais un bout de route ensemble dans cette chienne de vie.

- Qu'est ce que je vais faire de moi ?

Je ne vais pas appeler les flics, je les ai à peine quittés il y a trois mois après une nuit à la gendarmerie. J'ai baratiné comme j'ai pu mais je n'ai rien dit. Et puis, ils ne me croiront jamais. Plus qu'évident !

Appeler quelqu'un.

Fred, il ne va pas me croire non plus, va penser que je lui fais une blague, genre t'as trop forcé sur le bédou. Je ferai preuve de mauvais goût de relou. Je ne vais pas gâcher la fin de sa fête. Pas mon style !

C'est carrément dingue. J'hallucine.

Ça y est, j'y suis, y a du réseau, mes contacts. Fabienne, je peux compter sur elle pour aider le galérien. Ça sonne, pourvu qu'elle décroche.

- Fabienne, désolé, j'te réveille pas, si... Ecoute moi c'est urgent, il m'est arrivé un truc de fou, une histoire ahurissante que même moi, j'ai du mal à y croire.

- Mouais... t'es toujours pas présent à ta vie ?

- Déconne pas, cette fois-ci c'est grave !

Et je lui explique tout le merdier, la soirée, la bonne ambiance chez Fred et Marino, la route sympa... Et ce mec à poil tombé de nulle part dans ma caisse. Une histoire de fou. J'sais pas quoi faire !

- Appelle les flics, je ne vois que ça, c'est grave mais tu n'y es pour rien !

C'est la pleine lune, un calme absolu, effrayant. Et l'autre tassé sur la place du mort, rien qu'un cadavre dans un vieux slip. Vingt minutes interminables plus tard, la lueur bleutée des gyrophares déchire la nuit. Ils se rapprochent à toutes pompes, deux voitures de gendarmerie et les pompiers. Je n'en mène pas large sur mon radeau.

Encadré de trois brigadiers, je suis assis dans le trafic réglementaire. Identité, papiers du véhicule, alcooltest : zéro gramme six, délit pénal. Prélèvement de salive : positif bien sûr. Adieu le permis. Ils me font descendre du véhicule, fouille au corps. En route pour les embrouilles judiciaires.

L'atmosphère nocturne vire au rouge, un des brigadiers relève la tête de son écran.

- Mais t'es déjà en affaire avec nous, monsieur est un habitué. Alors tu connais la suite ! Abattu, j'apprécie déjà la camaraderie qui s'installe. D'abord le tutoiement et après... Je préfère fermer ma gueule.

- Au mieux homicide involontaire aggravé par le shit et à la bibine et tout ça au volant, tu vas prendre cher.

- Mais puisque je vous le dis. Je n'y suis pour rien, il m'est tombé dessus.

Claquement de portières, l'obsession de la mort en tête, je me retrouve menotter pour une descente aux enfers.

Prise de sang aux pays des blouses blanches débordées, dépôt des effets personnels, fax au Procureur, interrogatoire avec la vidéo qui me fait de l'œil, leur scénographie est au point, un sans faute pour cette fois.

- Non. Ecoutez-moi. Je ne le connais pas ce type en slip, je ne l'ai jamais vu.

Effet immédiat.

-Hum, vous avez la possibilité d'informer de votre garde vue un proche ainsi que votre employeur.

- Vous avez aussi la possibilité d'avoir recours à un avocat dès la première minute de votre garde à vue. Elle est de vingt-quatre heures avec une prévision de prolongation car dans votre cas une information judiciaire sera ouverte.

La pente sur laquelle je me trouve est raide, genre piste noire avec au passage de la première porte : perte de mon travail. À la seconde porte, mon permis de conduire s'envole. Dérouté, je n'ose pas imaginer mon état sur la ligne d'arrivée. Double effet immédiat, je me retrouve en chambre de dégrisement. De chambre, elle n'en a que le nom. Dégrisé, ce n'est plus le mot qui convient.

Le décès par suicide de l'inconnu fut constaté officiellement à 3 heures 35 du matin, le 3 juillet 2005.

Fred et Marino sont venus me chercher au bout de deux jours. Je fus mis en examen pour homicide involontaire mais libre sous contrôle judiciaire. Au mauvais endroit, à la mauvaise heure. Mes déboires précédents pour une petite affaire de fumette n'ont pas adouci mon sort. J'eus droit à mes trois minutes de gloire aux infos régionales de la télé. Ambiance.

J'habite maintenant la caravane des heureux proprios de la ruine au prunier, au calme à la campagne. Charlie et Lulu adorent toujours mes histoires. Faut que je pense à rajeunir le stock.

Deux mois après, bénéficiant de l'aide juridictionnelle partielle, je reçois une enveloppe kraft de mon avocat commis d'office. Ma comparution devant un juge d'instruction est fixée au 15 décembre. Le courrier inclut une copie de la page Wikipédia relative au vieil homme suicidaire avec cet extrait stabiloté.

« Chris Lebeau, se définit comme le grand père de l'art corporel. Reconnu internationalement, il eut son heure de gloire le 3 juillet 1985, faisant reculer la représentation du danger. Dans un énorme filet de pêche, accroché au plafond du hall d'un théâtre parisien, se trouvait en vrac 500 kilos de téléviseurs, des téléphones et une ribambelle de minitels. Une lanière incérée en deux points dans la chair de sa poitrine commandait l'ouverture aléatoire de la nasse suspendue. »

Allongé dans le canapé rouge, toujours sous sa majesté le prunier, je suis scotché. Je poursuis ma lecture.

« Chris Lebeau, nu, décrivait de larges cercles tendant l'entrave, le corps penché en arrière, foulant au pied une immense toile. Il tournait dans le sens des aiguilles d'une montre. Une sono donnait *Music in Twelve Parts* de Philip Glass. Les spectateurs étaient invités à lui jeter de la peinture, couleurs primaires uniquement. Inspiré de la danse des esprits des tribus lakotas, parquées dans des réserves, réduites à la mendicité, à l'assimilation forcée, C. Lebeau en transe, devenait un sioux des grandes plaines des années 1890. Tel était son art corporel, état extrême de déstabilisation cognitive. L'art du risque immédiat, éphémère, *one shot* pour dénoncer la marchandisation de l'objet d'art. Un engagement de l'artiste dans sa personne même, dans son corps directement : Œuvre d'art totale. »

Lui, le vieux en slip, un artiste connu !

Un article découpé dans *Ouest France* fait aussi partie de la missive. Mon avocat est consciencieux. Il ne travaille pas gratos. Je m'y attendais. En date du 6 juillet dernier, l'entrefilet m'informe de la suite :

« Monsieur Chris Lebeau se savait atteint de la maladie de Parkinson. Depuis quelques années, la neuro dégénérescence faisait son œuvre maléfique. Mais son art était de performer sa vie. Il

fit plusieurs tentatives d'*happenings* suicidaires à la maison de retraite pour personnes âgées dépendantes, *La Source*. Pensionnaire depuis trois ans, très apprécié de tous, son entrain était communicatif avant les inévitables dérapages. Ainsi après une soirée de réveillon, il empila des chariots de service dans la salle à manger, le tout branché sur 220 volts, avec les guirlandes du sapin de Noël. L'infirmière de garde l'arrêta à temps. L'été suivant, à la Saint Jean, M. Lebeau entraîna ses pairs pour une reconstitution du procès de Jeanne d'Arc. Il dressa un bûcher avec le mobilier de jardin, lui dans le rôle de la pucelle. Le jardinier refusa de jouer l'évêque Cauchon, trop occupé à retrouver l'allume barbecue liquide disparu depuis peu. La pratique du *re-enactment* lui était chevillée au corps.

Après s'être enfui de l'EHPAD, dans la nuit de samedi à dimanche dernier, il se donne la mort en se jetant du pont de chemin de fer franchissant la D 914. Ses vêtements, soigneusement pliés furent retrouvés cent mètres en amont de son *acting out*, dans les hautes herbes sur le bord de la départementale. Performer son passage à trépas fut une œuvre d'art totale. Il venait d'avoir 75 ans. »

Bouleversé, le bout de journal m'échappe des mains. L'art total consisterait-il à faire la bonne chose, au bon endroit, au bon moment ?

En attente de mon procès, je pointe une fois par semaine à la gendarmerie. Depuis je soigne mon trauma comme ouvrier-peintre, chantonnant sur les chantiers avec Fred, associé à sa petite autoentreprise.

Alain Gallienne